

Noël à Varsovie

25/12

Escale dans la capitale polonaise au 4^e jour d'un grand voyage humanitaire vers l'Arménie



*De notre envoyé spécial
Jean de Miscault*

Au 4^e jour du grand voyage qui doit conduire les six poids lourds de l'association lyonnaise « Equilibre », et leurs soixante dix tonnes de jouets et de cadeaux en Arménie, le convoi est arrivé hier à Varsovie.

Vendredi après midi, après Nuremberg (RFA), un flot ininterrompu de Trabant, de Wartburg et de Lada, se pressent en direction de la frontière entre les deux Allemagnes, de plus en plus nombreuses au fur et à mesure qu'on s'approche de la frontière. A 7 km du ndeau de fer, super bouchon. Il n'y a quasiment plus que des voitures immatriculées en DDR (RDA), entraînant derrière elles, leur panache de fumée de moteur deux temps, le coffre plein de cadeaux de Noël. « Ce sera un des plus beaux Noël de ma vie », me confie un homme seul, au volant de sa Lada, la voiture pleine de paquets pour sa famille, qu'il a achetés dans les grandes surfaces de Nuremberg.

Après avoir passé la douane Ouest-Allemande, les douaniers Est-Allemands font signe d'accélérer après les chicanes. Large sourire et pouce levé en signe de bienvenue. Les « Trabi », reviennent passer Noël à la maison. Et cette fois par la grande porte, après avoir dû traverser la Tchécoslovaquie et la Hongrie et



Un flot ininterrompu de Trabant à la frontière entre les deux Allemagnes. Les coffres sont pleins de cadeaux de Noël. ■ Photo A.F.P.

camper plusieurs journées à Budapest ou à Prague trois mois plus tôt, à l'époque de la grande fuite. Des deux côtés de l'écran de fer, qui, aujourd'hui semble presque désuet avec ses multiples rangées parallèles de barbelés, de mireadors, de projecteurs et de barrières, les sapins clignotant de tous leurs feux.

Pour la première fois depuis des années, les deux Allemagnes vivent un Noël unique.

Samadi, à la frontière entre l'Allemagne de l'Est et la Pologne, même scénario. Cette fois, beaucoup d'Allemands de l'Ouest d'origine polonaise, revenus passer Noël en famille. Il est midi. Certains sont là depuis 4 heures

du matin. Les voitures sont bourrées d'appareils de télévision, de frigidaires, de baignoires.

Hier à trente kilomètres de Varsovie, dans la grande plaine polonaise, la Policja a arrêté le dernier camion du convoi. Aucune infraction n'avait pu être relevée. Mais le policier a grimpé dans la cabine et, à force de toucher à tout, et de palabrer, il a fini par obtenir ce qu'il voulait : une cassette de Bernard Lavilliers. Joyeux Noël, la Policja !

Au coeur historique de la capitale polonaise, deux ou trois jeunes garçons faisaient du skate-board sous la colonne de Sigismond, à l'entrée de la vieille ville, face au château des rois de Po-

logne, reconstruit à l'ancienne, il y a une dizaine d'années.

Un peu plus loin, au coin de la place du vieux marché aux façades colorées, une queue d'une demi-heure s'est formée devant un marchand d'oranges et de citrons qui vient de déposer ses cagots. En face, un homme vend la Gazeta, journal de Solidarité.

Les églises se remplissent et se vident au rythme incessant des offices qui se succèdent. Les Varsoviens se promènent, font duèche-vitrines. Certains viennent d'acheter leur sapin ou des couronnes de sapin, qu'ils décoreront de bougies.

Ce soir, ils passeront Noël en famille.

U.R.S.S.

« Equilibre » est arrivé à Kiev

*Les six camions de l'association humanitaire lyonnaise
à leur sixième jour de voyage vers l'Arménie*

28/12/89

*De notre envoyé spécial
Jean De Miscoalt*

Kiev. — Un homme marche seul, sa mallette noire à la main, le long d'une grande route droite dans un pays parfaitement plat. Un strict manteau gris, une chapka noire posée sur la tête. Une écharpe marron soigneusement nouée autour du cou. La ville la plus proche est à 40 kilomètres.

Nous sommes dans la grande plaine d'Ukraine, des champs immenses à perte de vue au-dessus desquels planent d'innombrables vols de corbeaux.

De loin en loin des forêts de bouleaux ou de pins. Des vieilles femmes emmitouffées dans d'épais manteaux, la tête coiffée de laine, débouchent sur de vagues pistes qui s'enfoncent dans l'immensité vide, venant de nulle part et attendant au bord de la grande route un car qui passera peut-être dans un quart d'heure ou une demi-heure.

La route de Brest-Litovsk à Kiev, une des principales d'Ukraine est parfaitement défoncée, les camions rebondissent sur les ornières et doublent d'incroyables attelages de foin mal chargés à la rupture permanente de l'équilibre, des tracteurs transportant des briques, du bois, de la terre, des calèches tirées par des petits chevaux passent quelques fois sur la piste de gauche de la route à quatre voies.

La faucille et le marteau

À l'entrée des très rares stations-services, des queues d'attente se forment en double ou triple files sur des centaines de mètres.

Seule note de couleur dans cette grisaille monotone, les portraits géants de Lénine à la porte des usines et le rouge de la faucille et du marteau à l'entrée des Kolkhoz. Et les églises russes orthodoxes aux couleurs vives où les bulbes dorés rebondissent font souvent face à des églises catholiques délabrées, voire totalement en ruines.

Deep purple

À l'entrée des villes, au milieu des carrefours, qui ouvrent sur de grandes perspectives balayées par le vent, de gigantesques monuments : des canons pointés vers l'Ouest, des Mig fièrement dressés vers le ciel rappellent qu'entre 1941 et 1945, l'Ukraine a payé un lourd tribut à l'invasion allemande.

En face des foules habillées de gris attendent résignées dans des aérifibus décorés de mosaïques représentant les Colombes de la Paix. Et puis il y a cet étrange graffiti sur le mur de briques d'un immeuble en construction « Deep Purple », du nom du célèbre groupe britannique de Pop music.

Lundi soir, en arrivant à Kovel, entre la frontière polonaise et Kiev, un homme d'une quarantaine d'années, cravaté et mantéau de cuir est monté sur le marchepied du camion et a engagé la conversation en allemand. « Cela va mieux avec Gorbatchev, on est beaucoup plus libres mais je ne peux pas acheter ce que je veux, je voudrais d'autres vêtements, une télévision, un magnétophone... ». Sa Lada -il l'a gagnée à la loterie- est décorée de décalcomanies Marlboro et Michelin.

Kilomètre 2205

À 2205 km, en rase campagne d'Ukraine, au détour d'un passage à niveau, des phares jaunes dans la brume : un camion français. Cris de joie dans les cabines, coups de klaxon. Les 7 camions d'Equilibre qui ont quitté Lyon le 27 novembre dernier reviennent d'Arménie. Ils ont quitté Erevan mercredi dernier. Les deux convois se garent chacun d'un côté de la route. Le convoi de retour est très sale. On ne lit plus rien sur les remorques toutes noires alors que le convoi aller est encore impeccablement propre.

Les chauffeurs et les accompagnateurs descendent des cabines, s'embrassent et se donnent des nouvelles : la route entre Kiev et Erevan est jusqu'à présent en très bon état, ni neige, ni verglas, grâce à un précocité mais peut-être provisoire redoux au cours du grand hiver russe.

Après avoir pris un bon café, chacun des deux convois repart vers sa destination, Lyon pour l'un et Erevan pour l'autre.

URSS

30-XII-89

Noël sans guirlandes

« Equilibre » à Rostov

De notre envoyé spécial **Jean de MISCAULT**



Rostov. — Dans un grand magasin de l'artère commerciale de Rostov, une quinzaine d'enfants et d'adolescents sont assis devant des écrans informatiques et font des combats de karaté, bombardent des cibles extraterrestres ou essaient de sortir d'un labyrinthe hanté par un monstre qui traîne à tous les coins. La partie coûte 50 kopecks (environ 5 francs) pour cinq minutes, et une employée encaisse et surveille en buvant son thé.

Au stand d'en face, les clients se pressent pour acheter des jouets d'un autre âge : des dinettes en plastique sans l'once d'une décoration, des camions en fer, des animaux en bois, des peluches... pas un seul jouet électrique, encore moins électronique.

Au premier étage, une file d'une centaine de femmes s'allonge au rayon des bas et des chaussettes, alors que les alignements de petits manteaux gris pour enfants, tous

rigoureusement identiques, ou les rangées de chaussures à la mode des années 50 n'attirent, eux, strictement personne.

Dans les rues, pas un Soviétique qui ne se promène sans un cabas ou un sac en plastique... au cas où. Un petit attroupement s'est formé sur la grande avenue. Sans en chercher la cause, les gens se mettent au bout de cette queue pour acheter... un ou deux caramels.

Au Sud de la république socialiste soviétique de Russie, non loin de la Mer Noire, Rostov prépare les fêtes de fin d'année : le 31 décembre dans deux jours, et Noël orthodoxe le 6 janvier. Dans cette très grande ville d'URSS, à l'exception du petit arbre de Noël surmonté d'une étoile rouge devant un grand magasin, et de quelques guirlandes dorées ou argentées ou des posters de Mickey et Donald dans une ou deux vitrines, les décorations et illuminations sont très rares.

Mêmes décorations exceptionnelles dans toutes les villes, grandes ou petites, que traverse le convoi humanitaire d'Equilibre depuis quatre jours qu'il est en URSS. Partout ces six camions français aux couleurs vives et claires, même s'ils ont été salis par la boue, provoquent le même attroupement. Des jeunes montent dans les cabines pour voir, mais aussi pour changer des roubles au marché noir, ou acheter des cassettes ou des jeans. L'autre jour, en arrivant à Klev, un jeune garçon blond est monté au marchepied et nous a demandé : « Roumanie ? ».

- « Non, avons-nous répondu, Armenia ».

U.R.S.S.

le 1.01.90

Escale sur la mer Noire

Sur la route d'Arménie,

« Equilibre » fait halte sous les palmiers

De notre envoyé spécial Jean de MISCAULT



On ne passe pas !
A la sortie de Krasnodar, à 200 kilomètres au Sud de Rostov, le policier moustachu, la chapka gris bleue, bien enfoncée au ras des sourcils, n'a pas eu de peine à nous faire comprendre que nous avions quitté notre itinéraire.

Nous avons donc dû renoncer à utiliser la route de montagne, qui par un col à 2 000 mètres d'altitude, devait nous faire gagner directement la Mer Noire et économiser 120 kilomètres de route.

La mort dans l'âme, nous sommes donc rentrés dans le droit chemin, tel que l'imaginait en tout cas ce policier

zélé, ou quelqu'un de plus haut placé (?).

Le moral est revenu une centaine de kilomètres plus loin, lorsqu'après avoir traversé un important gisement pétrolier, nous avons émergé d'un brouillard humide et pollué que nous n'avions pas quitté depuis Kharkov et la traversée de la grande région charbonnière et industrielle du Donetz au nom de ville évocateur de Antracit, Kommunars, Stachanov et Thorez.

Aux abords du port pétrolier de Novorossisk, les six camions d'Equilibre débouchent en plein soleil sur les bords de la Mer Noire aux eaux d'un bleu profond. Fini la plaine

Ukrainienne. Fini le borborygme qui au bout de 2 500 kilomètres a fini par salir les camions.

Le convoi a commencé à serpenter sur une très belle route de montagne avec de superbes échappées vers la Mer. Au loin, nous avons aperçu les neiges hivernales des premiers sommets du Caucase.

A la monotonie immense des cultures céréalières et betteravières succédaient de beaux vignobles et des vergers vallonnés. La route jalonnée de cyprès et de cèdres traverse des villes presque coquettes, aux maisons mieux entretenues et aux avenues plantées de palmiers.

Nous entrons dans la Riviera

soviétique : les plus grands hôtels du pays, et une poignée de superbes villas. Les voitures aussi sont plus nombreuses et ont une conduite encore plus anarchique qu'au Nord, dépassant à gauche, à droite avec ou sans visibilité, ou sur des routes de terre qui coupent les virages.

Vendredi matin à Rostov, un étudiant algérien de l'Institut de Génie Civil m'a confié qu'au programme de ses études, il devait suivre un cours sur le socialisme scientifique. « Nous avons fait grève, et le cours a été annulé, a-t-il expliqué. Cette année, nous n'apprenons que le capitalisme ».

« Equilibre » a atteint son but



*Le convoi de l'association humanitaire lyonnaise est arrivé en Arménie
A Erevan, on fait la fête... pour oublier les larmes*

De notre envoyé spécial Jean de Miscault

Erevan. — Il neige sur Erevan. Sur la place de l'opéra, un arbre de Noël a été dressé et décoré de boules et guirlandes multicolores.

C'est la première fois depuis 70 ans que l'Arménie peut fêter Noël au grand jour. Des enfants jouent sous le sapin. D'autres se font photographier devant un Père Noël et un ours du Caucase.

Sur la place, des groupes se rassemblent à l'effût de la moindre nouvelle. Les commentaires vont bon train sur la mort de deux Arméniens à Sevanakert victimes de tirs de l'armée rouge alors que la population de la capitale du Karabakh cherchait à s'opposer au passage de la population azeri. Des jeunes portent l'uniforme de l'armée rouge et - détail incroyable - arborant le drapeau tricolore arménien, rouge-bleu-orange, aux épaulettes, s'apprêtent à aller reprendre le maquis à Karabakh. Devant le perron de l'opéra, un enfant accompagné d'un joueur de flûte chante et récite des poèmes.

Après douze jours de route, les sept véhicules du convoi humanitaire d'Equilibre sont arrivés mardi 2 janvier au soir à Erevan capitale de l'Arménie.

Au sommet du dernier col géorgien, le convoi a été bloqué toute une nuit par la neige. Seulement une dizaine de centimètres qui, sous l'effet du gel, se sont transformés en glace vive. Tellement glissante qu'un semi-remorque soviétique a basculé dans un ravin sous les yeux effrayés des sept chauffeurs français. Heureusement le conducteur arménien avait pu sauter à temps. Le lendemain matin, après avoir mis les chaînes, les sept véhicules ont débouché sur un grand plateau blanc d'où émergent

des montagnes arrondies, couvertes de pierres. Univers sidéral, sans aucune végétation. Nous sommes en Arménie.

Kirovakan, Spitak, Leninakan, le convoi traverse le triangle de l'horreur. La région mise à nue par le séisme du 13 décembre. Les traces sont partout évidentes. Les ruines des maisons n'ont pas été relevées, un embrouillamini de bois, de tôles, de pierres, de blocs de béton écrasés presque comme si le tremblement de terre avait eu lieu hier, au milieu desquels nombre de gens habitent toujours dans des cabanes ou des tentes sibériennes.

Aux abords des villes, des chantiers géants où se hérissent des centaines de grues, des cités entières sont en reconstruction. Au flanc des montagnes des villages et des maisons colorées ont été rebâties à l'endroit même où ils ont été rasés par le séisme treize mois plus tôt.

A Spitak, la ville la plus touchée par le séisme, des enfants s'amuse au milieu des décombres. A la sortie de la ville, autour d'une église arménienne reconstruite en tôles, les milliers de tombes du nouveau cimetière. Ici le 7 décembre, une secousse de dix secondes a fait vingt mille morts pour une population de 35.000 habitants.

Partout où passe le convoi, depuis le passage de la frontière géorgienne, nous avons eu droit à un concert de klaxons, des cris de joie, des applaudissements. La population arménienne souhaite la bienvenue aux sept véhicules de l'association Equilibre qui en est à son douzième voyage.

La première phase de la mission d'Equilibre est achevée. La seconde va commencer : jouets et nourriture seront acheminés et distribués à la population.

Dans cinq jours, les behuts reprendront la route vers Lyon. 5.600 km. Bonne route, les routiers humanitaires.



Les nationalistes locaux réclament un « Grand Azerbaïdjan » réunissant les Azéris du nord (soviétiques) et les Azéris du sud (iraniens). Quelques signes d'apaisement sont apparus hier, puisque les Azéris soviétiques qui manifestaient depuis quatre jours ont commencé à se retirer de la zone frontalière.

L'Arménie cicatrise lentement

15-I-2



Le 7 décembre 1988, la ville de Spitak est entièrement rasée. Aujourd'hui, les habitants vivent encore dans des baraques, des tentes ou des citernes aménagées. Le provisoire s'éternise.

De notre envoyé spécial Jean de Miscault

« **S**pitak est un symbole d'amitié de notre pays multinational ». Une grande inscription en russe et en anglais accueille le visiteur de la ville vitrifiée.

Le 7 décembre 1988, cette cité de 35 000 habitants a été entièrement rasée, comme soufflée par une gigantesque explosion. Seuls sont restés debout deux grands immeubles d'habitations et le bâtiment du Parti. Mais tellement ébranlés et fissurés qu'ils sont devenus inhabitables.

Le centre ville est réduit à un carrefour de domiks (maisons de chantier soviétiques) où se sont installés commerces et habitants. A l'ombre des vestiges fantomatiques de la grande poste, qui sera sauvegardée en mémorial de l'horreur, les hauts-parleurs diffusent des chants de Noël sous un ciel neigeux.

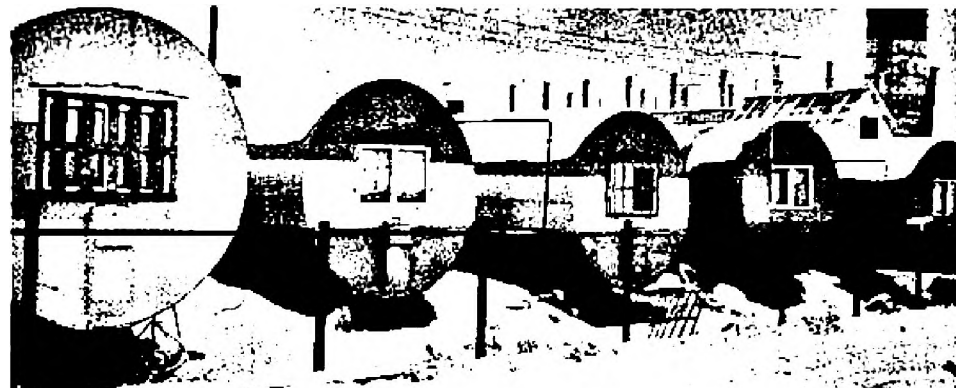
Partout des ruines

Un petit barrage de police arrête la circulation. Des officiels montés d'Erevan sont venus rendre visite à la ville, qui, il y a treize mois a perdu plus de 20 000 habitants en une dizaine de secondes.

Partout des ruines à peine déblayées, d'où émergent ici et là un radiateur, un lit, une chaise. Le tremblement de terre a-t-il bien eu lieu il y a un an ?

Parmi les décombres de cette ville dévastée, les habitants ont élu domicile dans des baraques de chantier, des yourtes -tentes sibériennes-, ou des citernes aménagées. Certains vivent encore dans les abris qu'ils se sont aménagés sous les ruines. Le provisoire précaire s'éternise.

A deux ou trois kilomètres de Spitak, les Italiens ont installé un village de 200 maisons en plastique, mais vastes et coquettes. Un escalier bétonné court dans les rues tout le long de la colline. Chaque maison a été livrée avec ses deux pots de fleurs, symétriquement rangés de part et d'autre de la porte d'entrée. Tout le confort a été prévu : meubles et appareils électro-ménagers. Le village italien de Spitak fait figure d'exemple.



La reconstruction de Spitak n'a pas vraiment recommencé. La population doit se contenter d'un habitat provisoire constitué notamment de citernes aménagées ■ Photo J. de M.

De l'autre côté de la nouvelle avenue un quartier de belles maisons construites en dur par les Ouzbeks : mélange réussi de pierres et de bois. Mais à l'intérieur les sanitaires n'ont pas été prévus.

En contre-bas, une grande plaine, au fond d'un cirque de montagnes enneigées, l'emplacement de la future ville nouvelle de Spitak. Contrairement à Leninakan, où 10 000 ouvriers venus de toutes les républiques socialistes soviétiques, et 10 000 grues et engins de chantier travaillent à la réalisation de 60 000 logements, la reconstruction de Spitak n'a pas vraiment commencé. Encore qu'à Leninakan, bon nombre d'observateurs se demandent si les logements pourront être livrés d'ici la fin de 1990, avant que ne commence le troisième hiver de l'après tremblement de terre.

« La grande erreur de Moscou, c'est d'avoir promis de réparer en deux ans », commenta David Vartanian, un des quinze membres du Comité du Haut-Karabagh, qui depuis deux ans se bat pour le rattachement de cette province de

population arménienne, enclavée en plein Azerbaïdjan, à la République d'Arménie, et qui dès le lendemain du tremblement de terre s'était mobilisée pour venir en aide à la zone sinistrée.

La pagaille

David Vartanian enfonce le clou : « Le gouvernement d'Arménie a aussi fait une grande faute : autoriser l'URSS à aider à reconstruire sans demander l'avis du peuple. Si on nous avait laissé reconstruire avec la diaspora, ça aurait mieux marché. Maintenant, tout le monde agit dans son coin, sans demander l'avis des Arméniens. Et c'est la pagaille ». Encore que sur place, la plupart reconnaissent l'importance de l'aide des républiques soviétiques, notamment d'Ukraine, d'Ouzbékistan, d'Estonie et de Géorgie.

La pagaille, quand ce n'est pas tout simplement la gabegie, dont les organisations humanitaires occidentales se rendent parfois involontairement complices. A la sortie de Spitak, les Norvégiens ont construit un superbe hôpital : une

propreté, une finition, une esthétique sobre, comme seuls les Scandinaves savent le faire. Mais, selon un chirurgien lyonnais d'origine arménienne, à l'intérieur beaucoup d'appareils sophistiqués sont encore sous plastique, faute de compétences pour savoir les utiliser.

Après le grand chantier de Leninakan, juste avant la montagne de décombres provenant de la ville détruite, dans le village de Chirak, les 40 maisons acheminées il y a quatre mois par les transporteurs de l'association lyonnaise Equilibre, et financées par SOS-Arménie Marseille, sont toujours inoccupées.

Froidement alignées en plein champ, elle n'ont ni eau, ni électricité, ni évacuation. Chaque maison a coûté 65 000 francs. Pour rien au monde, les habitants du village détruit ne quitteraient leur domiks installées au milieu des gravats, mais sur leur terrain, pour venir s'installer ici, ne serait-ce que provisoirement. Ils ont trop peur de tout perdre. Définitivement.

Depuis, Alain Michel, président d'Equilibre, a lancé l'opération « Café pour l'Arménie » : chaque paquet de café vendu apporte sa pierre à la construction d'une maison, dont un premier exemplaire a été construit dans le village de Nalbant, à proximité de l'épicentre du séisme. Cofinancée par Pharmaciens Sans Frontières et Equilibre, elle servira de pharmacie.

D'autres devraient suivre, pour la reconstruction de Lernapat, village oublié de l'aide internationale, parcequ'il ne fait pas administrativement partie de la zone sinistrée. Les villageois n'ont rien reçu, pas même un domik, et habitent sous leur maisons en ruines, dans des conditions insalubres. Ici Equilibre prévoit d'installer 50 maisons. Peut-être 500, si le constructeur TAID obtient l'autorisation de les produire sur place.

Lernapat, en arménien, ça veut dire le désert. Ici la vie reprendra peut-être grâce à une aide internationale, qui n'a pas fini d'intervenir là où on a toujours besoin d'elle.

(A suivre)



La lente reconstruction

16.1.93

Sur les terres arméniennes écrasées par le séisme de 1988 les Papas Noël descendent d'avion

De notre envoyé spécial Jean de MISCAULT

Leninakan. - Dans le centre psychologique, installé par Médecins Sans Frontières (MSF) à Leninakan, des enfants jouent aux cubes. Ils construisent des maisons, qu'ils détruisent aussitôt... comme n'importe quel enfant du monde.

A ceci près que ces enfants sont les rescapés du terrible tremblement de terre du 7 décembre 1988. Et que ces jeux de construction ont une fonction thérapeutique. Sur 25 000 enfants scolarisés à Leninakan, 3 000 sont orphelins, 2 500 d'un parent, 500 des deux parents.

Le désir de vie des enfants de Leninakan

Les symptômes réactionnels au tremblement de terre, qu'il en soit la cause directe, ou qu'il les ait activés, sont encore nombreux : phobies, troubles du langage, tics », explique Françoise, psychologue d'origine parisienne, arrivée à Leninakan en décembre 1989, au début de la mission psy de MSF. Encore aujourd'hui, certains décès sont cachés aux enfants : un tel est mort, on dit qu'il est parti...

Dans la salle de dessin, les enfants ont exposé leurs œuvres : beaucoup de maisons bien alignées, comme les domiks omniprésentes dans la zone sinistrée, le soleil, des fleurs, des couples sans une maison, la silhouette du mont Ararat... La thérapie consiste à les faire travailler, et verbaliser, explique Françoise. Les enfants expriment souvent le mal être des parents ou des adultes. Mais ils sont aussi la voix de l'avenir. Un désir de vie qu'on ne rencontre pas dans toutes les familles ».

Un lendemain du tremblement de terre, on compte à Leninakan jusqu'à 40 Médecins Sans Frontières. Ils ne sont plus que trois, dont deux à mission psy, qui constitue d'ailleurs une pre-

mière en situation d'urgence, et pourrait bien servir d'exemple. Les résultats engrangés sont impressionnants, à l'image de celui du programme pédiatrique : 8 % de décès de moins qu'avant le tremblement de terre.

Mais l'aide internationale reste très présente. Le 4 janvier, quatre avions cargos se sont posés sur l'aéroport d'Erevan. Ils étaient affrétés par le Printemps, « Aznavour pour l'Arménie », la Croix Rouge italienne, et des Américains. Tous bourrés de jouets pour les petits survivants du tremblement de terre, qui ce 6 janvier 1990 ont fêté leur premier « vrai » Noël depuis le séisme du 7 décembre 1988.

L'opération « Un Noël pour les enfants d'Arménie » avait été menée par le Printemps sous l'égide de trois associations françaises : Aznavour

pour l'Arménie, la Croix Bleue des Arméniens de France, et S.O.S. Arménie. Dans les dernières semaines de 1989, des bougies rouges, vertes et dorées, plantées d'un sticker « Un Noël pour l'Arménie », ont été vendues dans tous les magasins Printemps et affiliés de France.

« Le fils de l'Arménie blessée »

Bénéfice de la vente intégralement reversé à l'opération : 280 000 francs qui ont permis de remplir un gros Yack de l'Aéroflot de 50 mètres cubes de jouets, 2 400 nounours blancs habillés d'un pull-over rouge, 100 clowns en tissus, 1 000 jouets musicaux, 1 000 jeux Lego, 4 000 paquets de pâte à modeler, 1 000 crayons gras, 1 000

feutres. Un savant dosage de tendresse, de rire et de jeux de construction, qui correspondait à des demandes de pédiatres travaillant sur place.

En tout, plus de 10 000 jouets qui ont été distribués de la main à la main à quelques milliers d'enfants de Leninakan, Spitak, Nalbant, et de l'hôpital pédiatrique d'Erevan. Un camion passait dans les villages sinistrés, et se faisait annoncer à grands coups de klaxon, avant que les responsables aillent prévenir les chefs de la localité, quand ils ne frappaient pas directement à la porte des domiks pour la plus grande joie des enfants, qui serraient dans leurs bras les petits oursons blancs, nouveaux élus de leur cœur.

A son arrivée à l'aéroport d'Erevan, Charles Aznavour, qui eut droit à un accueil digne d'un ministre, a déclaré être le « fils de l'Arménie blessée ». « Je veux savoir quels sont les besoins, mais aussi ce que les gens ont fait. Je veux rentrer plus profondément dans la zone sinistrée, là où nous n'avons pas été la dernière fois. C'est à dire dans les villages, et pas seulement dans les villes que les organisations humanitaires ont peut-être trop privilégiées ».

Et le troisième jour de sa visite, sur le bord d'une route enneigée, en rase campagne, il est descendu de sa superbe limousine noire, prêtée par les autorités arméniennes, est monté dans une Lada Niva 4X4, qui l'attendait à la croisée d'un chemin, a faussé compagnie à son escorte policière, et s'est enfoncé avec son cortège d'accompagnateurs et de journalistes dans les villages où les autorités ne voulaient pas trop qu'il aille. Vérifiant de visu ce qu'il avait affirmé en débarquant de l'avion quelques jours plus tôt : « Je sais qu'un an après, tous les décombres n'ont pas encore été déblayés ».

« Il faut savoir » chantait, il y a une trentaine d'années le plus célèbre Arménien de France.

Un wagon face au cimetière

Zephira n'est pas la femme la plus malheureuse du village de Nalbant rasé à 100 %. Le 7 décembre, elle a sauvé l'essentiel : sa vie, celle de son mari, de ses deux filles, étudiantes à Erevan, et de son fils de onze ans.

Ce jour là à 11 heures 41, sa maison lui est tombée dessus. Sa fille aînée était à Kirovakan, à une trentaine de kilomètres, quand elle est arrivée au village, sa mère, victime d'un écrasement thoracique, avait pu être dégagée des décombres et était à l'hôpital, où elle est restée 5 mois. Son mari, qui était directeur de l'école maternelle, a eu la jambe cassée.

Aujourd'hui, toute la famille habite en face du cimetière, où la nuit tombante, des femmes vêtues de noir viennent encore pleurer sur les

tombes de leurs enfants ou de leurs maris disparus. Les parents et les trois enfants se serrent dans un wagon aménagé, accolé à une baraque en tôles construite par eux au printemps dernier.

Dans ce qui sert de salon, un grand tapis a été tendu au mur, à côté du vaisselier. La télévision est branchée. Et au milieu de la pièce, le poêle à charbon ronfle. A l'autre bout du village, les Biélorusses construisent une centaine de maisons. Zephira sait déjà que ce ne sera pas pour sa famille. Ils devront encore rester en face de toutes ces tombes, qui de l'autre côté de la route défoncée portent toutes la même date : 7 décembre 1988.

Les premiers signes de fronde



Le calme qui régnait à Erevan pour Noël n'était que de façade

FI-90

De notre envoyé spécial Jean de Miscault

Erevan. — Le journaliste arménien qui nous accompagne nous avait prévenu : l'ambiance au sein du Comité du Haut-Karabakh a quelque chose de soixante-huitard.

De part et d'autre du large escalier qui occupe tout l'espace du hall orné de colonnades, un va et vient permanent d'hommes et de femmes de tous âges, parmi lesquels on ne distingue pas les membres du Comité, dont certains sont députés au Soviet Suprême d'Arménie. Les uns discutent, d'autres sont sagement assis à côté d'un sapin de Noël, comme s'ils attendaient une consultation.

Derrière une belle grille de fer forgé, surmontée d'une banderole sur laquelle on peut lire : « Le plus grand pouvoir est le peuple », cinq hommes découpent des porcs entiers, et deux femmes épluchant des oignons les larmes aux yeux. Le Comité du Haut-Karabakh prépare la fête des korovats -brochettes de porc- qu'il va offrir gratuitement aux Arméniens.

« Lutter avec le sourire »

La veille, sur la place de l'Opéra, rebaptisée place de la Liberté depuis les manifestations monstres de 1988, le Comité avait partagé avec les habitants d'Erevan un gâteau géant de 38 mètres carré, sur lequel avait été dessinée avec du chocolat la silhouette du mont Ararat, symbole mythique de tout un peuple.

« Les Arméniens en ont assez des catastrophes : pogroms, tremblement de terre, blocus... Le Comité a décidé de faire la fête pour se redonner le moral. Assez de larmes. Il faut lutter avec le sourire », explique un découpeur de viande.

Pas plus tard que la veille de cette visite au QG du mouvement national arménien, le 2 janvier, des incidents avaient eu lieu au Karabakh, dans la ville de Stepanakert. La population arménienne tentait de s'opposer au passage d'un groupe d'Azéris à travers la cité. L'Armée Rouge s'était interposée et avait ouvert le feu sur les manifestants arméniens, faisant deux morts et plusieurs blessés.

A quelques centaines de kilomètres de là, la capitale de l'Arménie soviétique semblait parfaitement calme. L'Armée Rouge s'était retirée dans ses quartiers. La population déambulait dans les grandes avenues comme si de rien n'était. Le soir, les noctambules de la seule boîte de jazz de cette ville de 1 300 000 habitants, se séparaient sagement à minuit. Erevan n'avait plus la fièvre.

Mais les signes de fronde étaient partout manifestes. Sur la monumentale place Lénine, les gens boudaient le sapin de Noël officiel. Alors que celui de la place de l'Opéra, sur laquelle le mouvement national organisait fête après fête, attirait une foule de badauds et de contestataires.

De jeunes soldats tout juste libérés de leurs obligations militaires venaient se montrer à la population, en uniforme de l'Armée Rouge. Sur les épaulettes, ils avaient cousu trois rubans aux couleurs rouge, bleu et orange de l'Arménie.

« Nous partons rejoindre les maquis dans les campagnes du Karabakh », annonçaient-ils fièrement.

Dans les derniers jours de 1989, les clients de l'hôtel Armenia avaient été réveillés par une terrible secousse. Certains, croyant à un tremblement de terre, s'étaient retrouvés dans la rue en pyjama, et en caleçon. En fait, il s'agissait d'un attentat destiné à mettre à terre la statue de Lénine. L'importance de la charge explosive n'y

avait rien fait : le père de la Révolution russe n'avait même pas vacillé sur son socle.

A quelques centaines de mètres de là, Azis Bekov, autre héros - azéri - de la Grande Révolution d'Octobre, n'avait pas eu la même chance : sans doute moins bien bouloignée, sa statue, au milieu de la place qui porte son nom, s'était effondrée.

Et les Arméniens lui avaient rapidement substitué une stèle provisoire, fleurie d'œillets rouges et blancs, à la mémoire d'Andrei Sakharov, sur laquelle on lit : « Le nom de cette place est place Andreï Sakharov ». Très tôt, la figure de proue de l'opposition soviétique s'était prononcée en faveur du rattachement du Haut-Karabakh à l'Arménie.

« L'auto-défense est une cause juste »

Le 4 janvier, à l'aéroport d'Erevan, lorsqu'il accueillait Charles Aznavour, Levon Ter-Petrossian, un des quinze responsables du Comité du Haut-Karabakh, m'avait confié se faire beaucoup de souci pour la sécurité de la population arménienne du Haut-Karabakh, enclavée en Azerbaïdjan. Il semblait particulièrement inquiet pour le village de Getachem, totalement isolé en terre azérie, et disait s'attendre à des incidents.

Ce chef de file de l'opposition, qui fait du rattachement de cette région à l'Arménie, « une des revendications principales de la question nationale », m'avait confirmé l'existence de fedayin arméniens au Karabakh, estimant que « l'auto-défense est une cause juste ».

Mais en homme politique avisé, refusant de jeter de l'huile sur le feu, Levon Ter-Petrossian pesait ses mots : « Le plus important pour nous, c'est

l'élargissement de la souveraineté de notre république dans le cadre de la Fédération Soviétique ». Se gardant bien de parler d'indépendance de l'Arménie, qui ne pèserait pas bien lourd, coincée qu'elle est entre la Turquie à l'ouest, l'Azerbaïdjan à l'est, et l'Iran au sud.

Le 1er janvier, à 11 heures du soir, à quelques kilomètres du dernier col marquant la frontière entre la Géorgie et l'Arménie, les six camions du convoi humanitaire d'Équilibre, qui avaient quitté Lyon onze jours plus tôt, s'étaient retrouvés coincés par la neige entre 1 500 et 2 000 mètres d'altitude.

Devant nous, un Arménien s'était blessé en sautant de son camion qui versait dans le précipice (voir notre édition du 6 janvier, l'article : « Équilibre a atteint son but »). Ayant décidé de le mener chez le médecin le plus proche, nous nous apprêtions à frapper à la porte de la première maison du premier village. « Non, s'était écrié le vieil homme. Pas ici, ce sont des Turcs ! ». Nouvelle tentative à la maison suivante, même cri d'effroi : « Ce sont des Turcs ! ». Nous étions dans un village à population azérie.

Au village suivant - arménien celui-là -, nous avions pu confier le chauffeur à un médecin. Au retour, cinq Arméniens, dont un milicien, qui n'était pas en service, nous accompagnèrent afin de préparer le dépannage du lendemain matin.

Quelle ne fut pas notre surprise, lorsqu'arrivés aux camions, assemblés autour d'un verre de vodka, d'une tranche de charcuterie, et d'un panier de mandarines, l'un d'eux nous demanda si, parmi notre cargaison, nous transportions des armes pour les maquis !

Tout juste embarrassé, le milicien lui demanda simplement de ne pas aborder ce sujet en sa présence. Ce le gênait !

Dans le Caucase sur un ski

« **V**ahagin, seras-tu prêt pour les Jeux Olympiques d'hiver pour handicapés à Tignes en 1992 ? »

« Tu dis ça pour me rendre jaloux. Je suis encore débutant ! »

A quinze ans, ce matin du 6 janvier, Vahagin Mazhanian en est à son deuxième jour de ski, dans la station arménienne de Tzarkadzor près d'Erevan. Ce matin pour la première fois, il a pris le télésiège, et a descendu toute la piste, dans la neige fraîche tombée pendant la nuit, sur un seul ski.

Le 7 décembre 1988, jour du grand tremblement de terre qui tua 100 000 de ses compatriotes, Vahagin, comme tous les matins, était à l'école française de Leninakan. En dix secondes, 300 de ses camarades (sur 450 élèves que comptait l'école) et 21 professeurs sont morts. Vahagin, écrasé sous les décombres, a dû être amputé de la jambe gauche.

Sportif accompli, Vahagin n'a pas eu de mal à se mettre au ski : avant le tremblement de terre il jouait au basket-ball, faisait du judo et du karaté. Ce matin du 6 janvier 1990, jour du Noël arménien, il a appris à tourner et à freiner. Il est tombé aussi. Trois ou quatre fois... Et s'est fait mal.

Avec quinze autres enfants, tous amputés, il suit un stage d'une douzaine de jours dans la station de ski de Tzarkadzor, entre 2 000 et 3 000 mètres d'altitude. L'été dernier, il avait déjà suivi un camp du même style sur les bords du lac Sevan.

A l'origine de ces initiatives sportives, il y a un médecin arménien : le docteur Karen Koloyan, orthopédiste pédiatrique à l'hôpital d'Erevan. Début 1988, à l'occasion d'un voyage médical aux Etats-Unis, avec une quarantaine d'enfants amputés, il prend conscience que les handicapés peuvent faire toutes sortes de sports.

En l'absence de programmes gouvernementaux soviétiques et arméniens pour enfants handicapés, il se décide à organiser lui-même des camps de sports en Arménie pour des enfants de 12 à 16 ans, et mobilise l'aide internationale toujours présente sur les lieux du séisme :

Quinze petits rescapés du tremblement de terre d'Arménie découvrent les joies de la glisse. Leurs moniteurs sont grenoblois.

Handicap International, Médecins Sans Frontières, et finalement Handisports qui envoie quatre moniteurs grenoblois.

Le tout financé par un Arménien de Paris qui amène 100 000 francs, et avec l'aide des fabricants de

matériel. Ces derniers mettent à la disposition des jeunes stagiaires des skis, des chaussures, des gants, des bâtons et des lunettes. Mais aussi deux « Shuss » proposés par la société Lagor, pour deux double amputés fémoraux : un siège relié



Un bras, une jambe... mais le rêve de devenir champion olympique.

à un ski par des armatures, des repose-pieds, et des béquilles équipées de miniskis en guise de bâtons.

Anna, amputée des deux jambes, en est elle aussi à sa deuxième journée de ski. Ce matin du 6 janvier, elle est restée en bas de la station avec Marie-Claude, sa monitrice grenobloise, qui la conseille : « Tourne ! A gauche, à droite ». Sûre d'elle, le ski bien à plat, Anna pourra monter dès le lendemain sur le télésiège et redescendre par la grande piste.

« Ces enfants, terriblement traumatisés, se rendent compte qu'ils peuvent faire plus de choses que beaucoup d'enfants en bonne santé », explique le docteur Karen Koloyan. « Quand je dis à leurs parents que leurs enfants pourront faire du ski, ils ne me croient pas ».

Après douze jours de ski, certains des petits rescapés du tremblement de terre d'Arménie n'ont qu'un rêve : devenir champion olympique.

Texte et photo
Jean de MISCAULT

Des moniteurs grenoblois

Quatre Grenoblois accompagnent les jeunes skieurs arméniens :

- Marie-Claude, monitrice au centre de l'Association des Paralysés de France, au Chevalon-de-Voreppe, une des spécialistes françaises du ski assis depuis 5 ans.

- Thierry habite Lucinges (Haute-Savoie) et travaille dans un centre de recherche sur la communication. Il a enseigné le ski pendant quinze ans, notamment aux handicapés mentaux et aux aveugles. Il a passé quinze ans au Grenoble Université Club (G.U.C.).

- Martial, amputé de la jambe droite, coureur au G.U.C., et à Grenoble Handisports, conseiller technique régional de la Fédération Française Handisports.

- Yann, coureur au G.U.C., entraîneur des juniors et des seniors.

ARMÉNIE : LA GUERRE OUBLIÉE

Coupée du monde par un blocus économique presque total, essoufflée par le conflit du Karabakh et le bombardement de ses frontières avec l'Azerbaïdjan, la jeune république arménienne, qui vient de fêter son premier anniversaire, s'apprête à passer un dramatique hiver.

Vingt-trois septembre à Yrnachavan, frontière de Nakhitchevan, dans un paysage désolé de plaines sèches et maillonnées d'arbres sans feuilles, c'est le premier anniversaire de son indépendance. Mais les derniers habitants du village sont en train de déserter vite fait, sous la menace des chars de 120 mm après de faibles vagues de la frontière par les Azeris.

La nuit précédente, un obus a traversé toute la façade d'un restaurant de vingt-deux personnes. Il y a eu un mort, le fils aîné, et deux blessés. Dans un appartement à côté, un homme, ses glorieuses tapises de verre brisées et de quartz, s'est allié à constater l'essentiel de l'année : un tapis, des majorettes, quelques vêtements d'hiver pour l'hiver. Ses trois grands le fil des réfugiés fuyant les trois villages frontaliers du Karabakh.

Autres scènes de lendemain, de bombardements dans un village voisin. Le militaire arménien nous fait faire le tour des maisons détruites, et un toit a été endommagé, la son obus a perforé plusieurs toits d'explorer dans la région à l'ouest, l'écoulement a été grave, mettant les enfants en mauvais termes. Dans les villages ont été de la route ? Un s'il n'y a pas le char. On trouve le gaz et l'eau ? Les cases sont tout seul refuge. « Adieu, nous à nous-mêmes ! », parle une jeune femme.

« L'Occident est aveugle »

Dans son bureau de parlement à Yerevan, entre un coup de fil qui rappelle que le statut de la ville de Gyumri, à la frontière du Sud-Est avec l'Azerbaïdjan, a reçu récemment statut, et la liste d'un nouveau comité, qui lui apprend que la zone de la ville, une ville russe le Karabakh, au lieu de la ville Karbi, près de deux cents personnes, elle n'est pas la ville, qui lui le coup de pied contre les Azerbaïdjan. « Nous sommes les premiers à la reconnaissance des droits des réfugiés », fait le point de la situation.

Tous les villages de la frontière

présente sont sous le feu de l'Azerbaïdjan, dans l'ouest de Karabakh. Les localités arméniennes du nord ont été occupées par les Azeris. La capitale Nakhitchevan est bombardée et les frontières, et le conflit de la région, véritable conflit séculaire entre l'Arménie et le Karabakh, est l'un des plus violents du monde.

« Nous sommes la dernière nation de chrétienté et de démocratie du monde physiquement existant. Ça n'a pas d'autre chance, pas d'éléments, pas de savoir. On n'a pas de pain. L'hiver, nous allons mourir de froid. Un jour, la grande lutte à répondre de ce qui se passe ici. Faites nous ! »

Plus de 40 000 réfugiés

As comme les réfugiés, dans l'Azerbaïdjan dans l'ouest de la région à la place des 12 000 réfugiés de Chirvan et des 40 000 du Karabakh sur une population de 140 000 habitants. Toute population insupportable dans un pays petit de presque tout par le blocus économique, et qui doit chaque jour lutter pour sa propre subsistance.

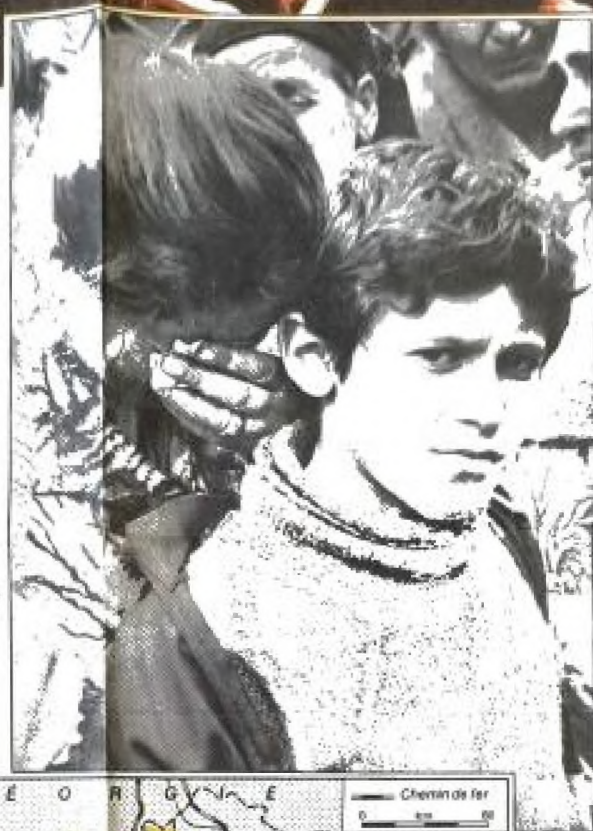
À l'été de quelques milliers d'États, ils sont quatre vingt-cinq mille de Chirvan depuis le 10 juin dernier, arrivés dans les frontières de personnes. « Ils allaient de tous les côtés, même dans Stepanakert, professeur d'armement dans son village, encore d'être par tant d'États. Ça a été un véritable carnage. Les Azeris brandissent des états de violence sans fin, au lieu de plaques. On a marché pendant quatre jours et quatre nuits sous les bombardements de l'Arménie et de l'Arménie. Nous sommes partis sans rien d'autre que l'hiver, et tous d'arriver rien. Rien du tout ».

de notre envoyé spécial
Jean de DIEZELLE



Ci-dessus, familles d'un

photo



sur ce jeune visage



de
en
le
de
30
à = 100
des. Un
de 100
sire
milles !
vient venir
et
de
de
de
de
per les
et en



